

Zeitschrift: Annuaire de l'instruction publique en Suisse

Band: 14 (1923)

Artikel: Genève

Autor: Duvillard, E.

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-111023>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 11.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

insigne de l'hôpital cantonal. Ici encore, il faudra un jour compléter ces locaux afin d'y installer le reste des collections historiques, le Musée fondé par la duchesse Colonna et notre collection artistique. Il semble, en somme, être de règle à Fribourg d'assurer les améliorations reconnues nécessaires en désaffectant et en transformant de vieux immeubles: ainsi les Archives, dans l'ancien couvent des Augustins, et le Musée d'histoire naturelle aujourd'hui centenaire, dans la vieille caserne de Pérrolles. Maintenant ces institutions se meuvent à l'aise et peuvent braver pendant un siècle toutes les conséquences d'un développement normal.

G.

Genève.

L'année 1923, féconde en surprises, aura connu l'Exposition scolaire du mois de juin et, au mois de septembre, le débordement de rancunes contre le corps enseignant.

Ces sautes de l'humeur populaire démontrent que notre canton ne comprend ni l'esprit ni la valeur de l'enseignement, qu'il l'assimile aux services publics du gaz ou de l'électricité et qu'il le juge selon le même point de vue. Nous rechercherons, plus loin, l'explication de cet état d'esprit bien intéressant si nous ne devions en souffrir.

En période de crise, les écoles professionnelles sont mieux comprises que celles d'instruction générale. Leur utilité immédiate leur donne le privilège de maintenir le goût du savoir qui diminue avec la gêne.

L'Ecole supérieure de commerce, reprise à la Ville de Genève qui, jusqu'en 1917, en assurait l'existence, n'a pas souffert. Son recrutement satisfaisant, sa réorganisation administrative intelligente en font un établissement florissant. L'élément national forme le 75 % de l'effectif total. En 4^e année, classe qui prépare à la maturité commerciale, les jeunes filles ont été, parfois, les concurrentes heureuses de leurs collègues masculins. La carrière commerciale peut être une carrière féminine. Les parents devraient s'en rendre compte et ne pas toujours orienter leurs enfants du côté de l'enseignement aujourd'hui si encombré.

Les enseignements, si tranchés il y a quelques années, se pénètrent de plus en plus. Comme les Arts et Métiers, l'Ecole de commerce organise des visites d'usines et d'établissements industriels. Elle a, l'an dernier, visité une brasserie, une usine à gaz, une verrerie, les établissements métallurgiques du Creusot, les houillères de Montceau-les-Mines. La préparation profession-

nelle des futurs commerçants a évolué. Je ne serais pas loin de croire qu'on revient doucement aux vérités de jadis sur les divers ordres de l'enseignement secondaire : un enseignement secondaire fortement charpenté, avec le latin, conduisant à une spécialisation tardive. Je ne craindrais pas ce retour ; j'y verrais une chance de retard vers la culbute dans la barbarie et la violence que la marche des événements incline à prévoir.

* * *

L'Ecole professionnelle et ménagère a travaillé aussi à effectifs pleins. C'est un curieux phénomène ! Plus la population genevoise diminue, plus les élèves de l'enseignement professionnel augmentent. A quelque chose, malheur est bon. Les parents comprennent qu'il faut savoir un métier si l'on veut gagner sa vie. Les sévères et injustes leçons du chômage portent leurs fruits. La situation douloureuse des manœuvres et des assimilés démontre, mieux que tout le reste, l'utilité du métier bien appris. Les discussions ont toujours été vives entre les partisans de l'apprentissage à l'école et les partisans de l'apprentissage à l'atelier. Le rapport de fin d'année de M. Gaillard, directeur de l'enseignement professionnel à Genève, relève un point de grande importance : « Les jeunes filles qui ont appris leur métier dans notre école ont certainement eu l'occasion d'y exécuter les travaux les plus difficiles et les plus fins qu'on puisse demander aux apprenties de ces professions. Elles ont en outre le privilège de suivre des cours théoriques qui complètent leur instruction et leur donnent une supériorité sur les apprenties formées dans l'industrie privée, supériorité reconnue par les jurés de fin d'apprentissage. » Ce doit bien être l'opinion du public puisque la rentrée de 1923 accuse une sensible augmentation des élèves des écoles professionnelles. De nouveaux ateliers ont été créés pour les menuisiers-ébénistes. Attaquée par la passion surexcitée de quelques journalistes, l'école prouve sa valeur dans la formation professionnelle. Il est plus vrai que jamais qu'il ne faut pas désespérer et que les jugements de la foule sont toujours révocables.

La crise, dite des économies, a mis en question l'école d'administration. L'arrêt du recrutement des fonctionnaires fédéraux a engagé le Conseil d'Etat à supprimer cette école où, l'an dernier, 57 élèves se préparaient à bien servir l'Etat. Nous ne connaissons pas encore le sort qui sera fait à cette proposition. Si elle était acceptée, nous le regretterions. La disparition de cette école enlèverait aux administrations privées un personnel bien préparé et instruit. L'économie ne serait qu'apparente ; la prospérité générale souffrirait, un jour ou l'autre, de ces mesures hâtives.

L'Ecole professionnelle, que l'on peut assimiler à une école primaire supérieure, a perdu en M. Martin un doyen ferme et bienveillant. M. Juge, appelé à le remplacer, saura conserver à cet établissement son caractère de sérieux et de travail. L'Ecole professionnelle est intéressante à étudier. Elle met en relief deux choses importantes : l'état d'esprit et la préparation des jeunes gens au sortir de l'école primaire.

Les plaintes du directeur de l'Enseignement professionnel doivent être fondées ; il convient de les méditer.

Voici ce que dit le rapport de M. Gaillard :

« Quant à la mentalité générale des élèves, tous les maîtres font les mêmes observations : la plupart des garçons qui entrent à l'école se montrent peu capables de faire un effort intellectuel et de s'appliquer à comprendre. Un rien détourne leur attention : ont-ils un problème à résoudre, ils abandonnent leurs recherches après 2 ou 3 minutes de réflexion ; ils paraissent incapables d'un effort un peu soutenu de volonté et de raisonnement. La paresse d'esprit n'est certes pas un défaut nouveau chez les écoliers de cet âge. Mais elle semble s'être aggravée ces dernières années ; il faut d'ailleurs ajouter que le laisser aller se manifeste également dans la tenue et dans le parler de nos garçons. Nous avons à lutter contre les habitudes qui s'implantent d'une façon dangereuse. L'argot s'emploie sans aucune retenue. La conversation et le style sont encombrés de formules toutes faites dont la répétition est une preuve de paresse et de manque de goût. Les garçons démontrent ainsi, outre les défauts déjà mentionnés plus haut, le peu de souci qu'ils ont de l'élégance des manières et de celle du langage. Mais pour réagir contre ces tendances, il nous faudrait l'appui constant de la famille. Malheureusement nos maîtres ne sont pas toujours soutenus par les parents comme on le désirerait. Il semble que, d'une façon générale, l'école (et nous voulons dire le travail scolaire et non pas les manifestations extérieures dont l'école peut être l'occasion ou le prétexte), l'école, disons-nous, ne tient plus dans la vie de l'enfant la place qu'elle devrait occuper. L'esprit des garçons est distrait par trop de préoccupations étrangères à la vie scolaire ; des sociétés de tout genre offrent trop d'occasions de sortie et même parfois de raisons de manquer l'école. Les parents excusent avec une indulgence coupable des absences pour les motifs les plus futiles : voir une course, assister à une réunion, prendre part à un concert, etc. Nous mettons les parents en garde contre le danger des sociétés d'enfants qui entraînent à de trop fréquentes sorties ou réunions, et nous pouvons encore moins admettre que des garçons de 14 ans fassent partie de sociétés composées essentiellement d'adultes. Le moins qu'on

puisse en dire, c'est qu'ils risquent d'y perdre de vue ce qui doit être l'objet principal de leurs préoccupations, et qu'au point de vue de l'éducation, la tâche de nos maîtres n'en est pas facilitée. »

Il n'y a point, malheureusement, de contact entre l'école et la famille. Les parents se reconnaissent en leurs enfants. En eux, ils excusent leurs travers, leurs défauts, même leurs vices. Ils n'ont pas, et peut-être ne peuvent-ils avoir, le courage d'épargner à leur progéniture leurs propres errements. C'est le tragique de la tâche de l'éducateur. Plus on avance dans la carrière, plus on reconnaît la nécessité d'une stricte discipline. Est-ce à dire qu'il faille désespérer ? Non pas. Je me souviens ici d'une parole de Sertillanges : « Il prennent beaucoup de vous, ces petits, et à quoi serviraient-ils s'ils ne vous faisaient de temps à autre enrager ? Ils vous reflètent amoureusement la nature et l'homme et vous défendent ainsi de l'abstrait ; ils vous ramènent au réel dont leurs yeux interrogateurs attendent de vous l'exact commentaire. » Ce reflet de l'humanité dans l'enfance, c'est à quoi il faut revenir pour comprendre les erreurs de nos élèves. Comme nous les voudrions meilleurs que nous, nous avons le devoir d'être sévères.

* * *

L'enseignement secondaire inférieur contrôle, en quelque sorte, l'enseignement primaire.

Voici, à ce sujet, ce que dit le directeur de l'enseignement professionnel : « Concernant la préparation des élèves, on constate qu'elle est généralement insuffisante en français, en arithmétique et en allemand. L'ignorance de la grammaire française est à peu près complète chez la plupart des élèves qui entrent à l'école. La faiblesse en arithmétique et en allemand nous oblige à continuer le système des leçons supplémentaires. A tous les degrés de l'enseignement, on se plaint de la préparation des élèves provenant de telle ou telle école ; nous ne céderons pas à ce penchant qui ne peut conduire qu'à un dénigrement stérile ; mais nous nous bornerons à constater que les résultats obtenus par nos élèves ne répondent pas aux suppositions basées sur les notes de l'école primaire. L'écart est assez marqué pour nous prouver qu'il serait injuste et dangereux de sélectionner les élèves avant leur admission dans les établissements d'instruction secondaire. »

Ces critiques méritent un commentaire. Les maîtres secondaires ont tendance à croire que l'école primaire prépare leurs futurs élèves. Cela n'est vrai qu'en partie. Si le primaire achemine aux études secondaires, il donne aussi aux jeunes apprentis de 14 ou de 15 ans, une instruction générale et une éducation morale que la famille, avec sa discipline relâchée, ses remontrances sans force,

est souvent incapable de donner. Les maîtres du secondaire ont un objet plus précis que ceux du primaire ; leurs efforts préparent directement à l'activité professionnelle. Ils s'adressent à des êtres plus conscients. Si les résultats de l'école primaire ne satisfont pas toujours aux exigences raisonnables, cela ne signifie pas qu'ils soient insignifiants. En somme, le maître primaire s'inquiète du développement général ; le maître secondaire, spécialisé, se préoccupe de la branche qu'il est chargé d'enseigner. Il est heureux qu'il en soit ainsi puisqu'on ne peut faire les deux choses à la fois.

* * *

L'Union des instituteurs primaires genevois obéissait à ce besoin de contrôle quand elle organisait, au mois de juin, cette *Semaine de l'Enfant* dont on a dit beaucoup de bien, mais qu'on n'a pas comprise. Rien n'est plus étranger au peuple que l'art d'élever les enfants. C'est une activité qui le laisse indifférent. Nulle part n'éclate, comme en ce domaine, le divorce entre les convictions intimes et celles qu'impose le goût du jour. Préoccupée des questions économiques, absorbée par le problème du travail, la conscience collective se désintéresse de l'enfance. Elle conserve, cependant, certaines manières de penser en opposition avec ses actes quotidiens. Les conquêtes, encore récentes, de l'obligation scolaire, de la gratuité de l'enseignement, ont perdu leur force de rayonnement.

La Semaine de l'Enfant, essai de collaboration de l'école et de la famille, a été, financièrement parlant, une opération heureuse. Treize mille francs répartis entre les œuvres de protection de l'enfance ! Ce n'est pas le but que poursuivaient les organisateurs. Ils auraient aimé intéresser les familles à l'école. Cet intérêt n'a pas résisté aux difficultés de l'heure. Les hommes, dits « politiques », ont peu compris ; les familles ont-elles gardé le souvenir des travaux exposés ? Et cependant, quel amour le corps enseignant avait voué à son œuvre ! Naïvement, il croyait l'école populaire chère à une population qui, dans les banquets et dans les cérémonies, boit avec entrain à l'instruction « toujours plus large du peuple. » Pensant que cela pouvait être de quelque intérêt, les instituteurs ont montré ce qu'on faisait pour les enfants. L'enfant, s'étaient-ils dit, fréquente l'école pendant dix ans environ et, pendant ce temps, il ne cesse de se développer. Montrons donc les transformations qui s'accomplissent au cours de cette longue période.

Une série de travaux, préparés par l'Institut J.-J. Rousseau, suivaient la variation des proportions de la taille selon les âges ; d'autres insistaient sur les performances que l'on peut exiger au

fur et à mesure que l'enfant grandit. Une autre série, fort bien venue, initiait au développement intellectuel. Les écoles enfantines présentaient les activités des tout petits. Ces activités sont si variées qu'on se demande comment tant de belles choses peuvent être faites par de si petits doigts. Plein d'enseignement, le stand des écoles enfantines illustrait cette théorie de l'école active qui postule que les trésors de l'âme sont innombrables et que nous ne savons les voir. Je le crois aujourd'hui fermement, les petits aperçoivent des choses que nous ne savons plus deviner; leur naïveté est un merveilleux instrument de découverte; ils sont une vivante leçon d'humilité et d'entrain.

L'école primaire avait partagé son exposition en quatre parties : les méthodes actives qui concentrent le travail autour d'un sujet intéressant ; les méthodes utilisées pour les différentes branches du programme ; les travaux manuels et le dessin ; l'activité artistique exposée au cours de nombreuses soirées. Le succès de ces soirées fut triomphal ; des salles combles s'émurent au spectacle d'une bonne volonté si touchante et si fraîche. Mais les parents sont si aveugles qu'ils n'ont pas remarqué la peine des régents et des régentes. Et puis, après tout, ces derniers sont payés pour se dévouer !

Entre l'esclave pédagogue de Rome et le maître d'école d'aujourd'hui, je vois une différence : le premier était certainement plus considéré que le second. Il semble, à travers les âges, que les parents veuillent se venger de la nécessité dans laquelle ils sont de laisser, à des mercenaires, le soin d'instruire et d'élever leurs enfants.

M. F.-W. Fœrster a parlé au cours de cette année du rôle de l'école dans le formation du sentiment et de la volonté. Avec la compétence qu'on lui connaît, M. Fœrster a montré la nécessité d'élargir le but de l'école, de s'efforcer de concilier les diverses aspirations de l'être humain pour obtenir son développement harmonieux. La solution, selon M. Fœrster, consiste à subordonner l'amour à des buts où les besoins sociaux sont représentés. Cultiver harmonieusement la volonté et le sentiment, voilà le but de l'école. Il est réconfortant d'entendre M. Fœrster, dernier représentant d'une race d'hommes qui croit en l'utilité de l'éducation des petits.

* * *

Cette année 1923, fertile en contrastes, riche en initiatives et en reniements, a vu, pour la première fois, des artistes expliquer leur art. Ce fut M. Ansermet, chef de l'Orchestre romand, qui expliqua aux élèves de l'école primaire et des écoles secon-

daires ce qu'est la littérature musicale. Il le fit avec une charmante simplicité, caractérisa ce qu'est une époque, un genre, et analysa les divers moyens de l'orchestre. L'ouverture de l'« Enlèvement au séрай », de Mozart, la « Symphonie inachevée », de Schubert, l'ouverture du « Freischütz », de Weber, fournirent des exemples. L'Orchestre romand a entrepris une belle tâche en faveur des écoliers. Il convient de l'en féliciter sans réserve.

Rappelons, pour mémoire, que la Commission administrative du Sanatorium populaire genevois a décidé la création d'un nouveau pavillon destiné à une école de plein air permanente.

Le ton pessimiste de cette chronique ne doit pas laisser croire que l'école est compromise à Genève. A côté des réalistes, des hommes de foi sauront conserver à l'enseignement populaire la valeur qu'on lui dénie. Leur vœu, et celui de tous les éducateurs, c'est que l'école, enfin libérée des entraves qui alourdissent son essor, puisse, dans un proche avenir, travailler en paix pour le bien de la collectivité.

E. DUVILLARD.

Neuchâtel.

Neuchâtel, plus peut-être que tout autre canton, a ressenti les douloureux effets de la crise de chômage. Aussi bien la très grave situation économique qu'a créée la guerre a-t-elle eu sa répercussion sur les budgets publics comme sur les budgets particuliers. Quoi d'étonnant dès lors si les préoccupations des autorités, tant cantonales que communales, restent dominées par des considérations financières ; et, certes, le fait qu'une récente loi d'impôt vient d'échouer devant le verdict populaire n'est pas de nature à diminuer ces préoccupations.

Ce n'est pas encore un cyclone mais bien un fort vent d'économie qui souffle sur le pays. Et c'est l'école populaire qui, la première, a été appelée à payer son tribut.

L'Ecole complémentaire, instituée par la loi sur l'enseignement primaire de 1889 et maintenue par celle de 1908, est destinée aux jeunes gens appelés au recrutement militaire. Or, la Confédération, en supprimant en 1914 les examens pédagogiques des futures recrues, a ébranlé l'Ecole complémentaire, vieille de plus de 30 ans, à tel point qu'elle était devenue passablement impopulaire ; aussi le Grand Conseil, en date du 27 mars 1923, n'a-t-il pas hésité à en voter la suppression.

Nous ne saurions voir disparaître cette institution sans affirmer qu'elle a rendu en son temps et durant nombre d'années de réels services.